

AIMER DES CONNARDS PENDANT HUIT HEURES

Dr. Sarcasme



Aimer des connards pendant huit heures

Par Dr. Sarcasme

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Contrat de Paix Universelle (en plastique)	4
Chapitre 2 : L'Usine à Mâcher le Vide	9
Chapitre 3 : La Confession de 4h du Matin	14
Chapitre 4 : Le Syndrome de la Caresse de Rideau	19
Chapitre 5 : Les Yeux en Soucoupes Volantes	24
Chapitre 6 : Le Messie de la Bouteille d'Eau	29
Chapitre 7 : La Musique de Chantier devenue Symphonie	33
Chapitre 8 : Le Business Plan de l'Espace	38
Chapitre 9 : L'Amour Sélectif pour les Connards	43
Chapitre 10 : Le Retour en Uber : L'Odyssée du Silence	48
Chapitre 11 : La Dette de Sérotonine (Le Prêt à Taux Usuraire)	53
Chapitre 12 : Le Mardi Noir : L'Apocalypse Émotionnelle	58

Chapitre 1

Le Contrat de Paix Universelle (en plastique)

Regardez bien ce petit disque blanc. Dix millimètres de diamètre. C'est moins gros qu'un bouton de chemise, plus léger qu'une pièce de deux centimes, et pourtant, c'est le seul document diplomatique au monde capable de résoudre le conflit israélo-palestinien en vingt minutes, montre en main, avec pour seuls dommages collatéraux une déshydratation sévère et quelques mâchoires qui claquent comme des castagnettes sous amphétamines.

On appelle ça le « Contrat de Paix Universelle en Plastique ». Pourquoi plastique ? Parce que c'est synthétique, ça coûte trois francs six sous à produire dans un garage de banlieue, et c'est aussi solide qu'un sac poubelle face à un ouragan dès que le soleil se lève. Mais pendant que le contrat est en vigueur, mes amis, vous n'êtes plus des humains. Vous êtes des antennes paraboliques géantes branchées sur la fréquence « Amour Absolu et Sueur Froide ».

Souvenez-vous du contexte : il y a trente minutes, vous étiez en plein « massacre ». Vous détestiez tout le monde. La queue au bar était une insulte personnelle à votre lignée, la musique était une agression sonore perpétrée par un DJ qui ressemble à un raton laveur sous acide, et votre voisin de gauche — celui qui vous a renversé sa bière tiède sur vos pompes neuves — était officiellement la personne que vous aviez le plus envie de voir périr dans un incendie de forêt.

Et puis, le cachet a décidé de dire bonjour à votre thalamus.

C'est le moment précis où le « massacre » s'arrête pour laisser place à la Grande Réconciliation Moléculaire. D'un coup, le type qui vous a trempé les chaussures n'est

plus un « gros con ». Non. C'est un « frère d'armes ». C'est un explorateur de la vie qui, dans sa maladresse touchante, a simplement voulu partager une partie de son breuvage avec le cuir de vos Stan Smith. Vous le regardez. Il vous regarde. Ses pupilles sont tellement dilatées qu'on dirait deux éclipses totales de soleil garées dans ses orbites. Vous avez envie de l'enlacer. Pas d'un petit câlin poli de fin de soirée, non. Vous voulez fusionner vos ADN, créer une nouvelle espèce hybride basée sur la tolérance et le port du lycra.

— « Je t'aime, mec. Sérieusement. La bière, c'est rien. C'est de l'eau. C'est la vie. T'as des yeux magnifiques, on dirait des puits de sagesse. »

Voilà. Le contrat est signé. Signé avec votre propre sérotonine, celle que votre cerveau est en train de vider plus vite qu'un compte épargne un jour de soldes chez Hermès.

Mais le miracle ne s'arrête pas au dancefloor. Le Contrat de Paix Universelle a cette propriété magique de briser les barrières sociales que même le marxisme n'a jamais osé effleurer. Prenez votre banquier. Oui, Monsieur Dumont. Celui qui vous envoie des lettres recommandées avec le plaisir sadique d'un inquisiteur espagnol parce que vous avez dépassé votre découvert de douze euros quarante. Imaginez que vous le croisez là, dans cette moiteur chimique.

Dans le monde réel, Dumont est une calculette avec un balai dans le derrière. Dans le monde du plastique, Dumont est votre guide spirituel. Il a enlevé sa cravate. Il la porte autour du front comme un Rambo de la finance solidaire. Il vous parle du taux d'intérêt, mais pas celui des crédits revolving. Non, il vous parle du « taux d'intérêt de l'âme ».

— « Tu vois, Kevin... l'argent... c'est qu'un concept. C'est des chiffres qui dansent. Ce qui compte, c'est le flux. Le flux énergétique entre moi, toi, et ce caisson de basses qui nous pénètre le plexus. Je vais t'effacer tes agios, parce que les agios, c'est

des barbelés sur le cœur de l'humanité. »

Vous l'écoutez comme s'il s'agissait de Socrate sous ecstasy. Vous buvez ses paroles alors qu'il essaie de vous expliquer que le livret A est en fait une métaphore de la réincarnation. À ce moment précis, vous êtes persuadé que si on donnait ce petit cachet de dix millimètres à tous les chefs d'État du G20, on vivrait dans un monde sans frontières où les chars d'assaut seraient remplacés par des piscines à boules et des machines à bulles de savon.

C'est ça, la puissance du plastique : c'est l'abolition totale de l'esprit critique. Le connard disparaît. Il s'évapore. Il est remplacé par une version augmentée, lumineuse, presque christique, de lui-même. Vous pourriez être en train de discuter avec un tueur en série ou un mec qui porte des chaussettes avec des sandales — le niveau ultime du crime contre l'humanité — et vous trouveriez quand même que « son approche esthétique est audacieuse et témoigne d'une grande liberté intérieure ».

Le problème, c'est que le Contrat de Paix Universelle est une arnaque pyramidale. Votre cerveau est le pigeon de la farce. La sérotonine que vous utilisez pour aimer ce banquier transpirant, c'est votre stock pour les six prochains mois. Vous êtes en train de griller les fusibles de votre bonheur futur pour pouvoir faire un câlin à un inconnu qui sent le Red Bull et l'échec personnel.

Mais sur le moment, quelle importance ? Le massacre est loin. Vous faites partie d'un tout. Vous avez l'impression d'être un neurone géant dans un cerveau cosmique. Vous commencez à donner des conseils de vie à des gens que vous ne reverrez jamais.

— « Tu devrais quitter ta femme, Didier. Pas parce qu'elle est méchante, mais parce que tu es un aigle, et qu'un aigle, ça ne vit pas dans un clapier à Lapins Crétins. Envole-toi, Didier. Rejoins le soleil. »

Didier pleure. Vous pleurez. Le videur vous regarde avec l'expression d'un homme

qui a vu trop de miracles chimiques pour encore croire en Dieu. Pour lui, vous n'êtes pas des prophètes, vous êtes juste des chewing-gums humains en train de s'étirer sur le carrelage.

Et c'est là que réside l'ironie acide de notre époque. On a besoin d'un produit de synthèse, pressé dans une cave par un type qui s'appelle probablement "Snake", pour réussir à ne pas se détester pendant huit heures. On a besoin d'une prothèse émotionnelle pour supporter la présence de nos semblables. Sans le plastique, on est des loups. Avec le plastique, on est des Bisounours radioactifs.

Le contrat stipule également que vous devez toucher des matières. Tout devient texturé. Le mur en béton crépi ? « C'est incroyable, on dirait de la soie de licorne. » Le t-shirt en polyester de votre voisin ? « Une caresse divine. » Vous passez trois heures à caresser le bras d'un mec qui s'appelle Jean-Claude, parce que vous avez l'impression que sa pilosité est une forêt enchantée. Jean-Claude ne dit rien, il est trop occupé à essayer de comprendre pourquoi ses dents essaient de s'enfuir par ses oreilles.

C'est la paix. La paix totale. La paix à dix balles.

Mais attention, car le contrat a une clause de résiliation automatique. Elle s'active au premier rayon de soleil. C'est ce qu'on appelle le « Retour de Bâton de la Réalité ».

D'un coup, le Contrat de Paix Universelle part en lambeaux. Le plastique fond. Vous vous réveillez avec une mâchoire tellement serrée que vous pourriez broyer du granit, et une dépression si profonde qu'une publicité pour du papier toilette vous donne envie de sangloter pendant trois jours.

Le banquier redeviendra Dumont. Il vous appellera dès lundi pour vous rappeler que le flux énergétique ne paie pas le loyer. Le « frère d'armes » à la bière sera de nouveau un abruti qui ne sait pas tenir son verre. Et vous, vous resterez là, à

contempler le vide, en vous demandant comment un petit disque de dix millimètres a pu, pendant quelques heures, vous faire croire que l'humanité valait la peine d'être sauvée.

Le massacre peut reprendre. Mais bordel, qu'est-ce qu'on était bien dans le mensonge.

Chapitre 2

L'Usine à Mâcher le Vide

Vous n'avez plus de visage. Enfin si, techniquement, il y a toujours quelque chose entre vos oreilles et vos cheveux, mais ce n'est plus une interface humaine destinée à exprimer des émotions ou à ingérer des nutriments. C'est devenu une zone industrielle en pleine restructuration, une succursale de la sidérurgie lourde délocalisée directement sous votre nez. Bienvenue dans l'Usine à Mâcher le Vide.

Le réveil n'est pas une transition douce entre le rêve et la réalité. C'est une collision frontale avec un mur de béton armé. Et le premier truc que vous réalisez, avant même d'ouvrir les yeux pour constater que la lumière du jour est une agression physique passible de poursuites judiciaires, c'est que votre mâchoire inférieure a décidé de fusionner avec votre crâne. Elles ne font plus qu'un. C'est le pacte de Varsovie de l'ossature faciale. C'est du granit contre du marbre, et le vainqueur, c'est la douleur.

Pendant que vous dormiez – si on peut appeler ce coma agité de sueurs froides du "sommeil" – vos masséters ont travaillé plus dur qu'un ouvrier chinois sous amphétamines. Vos muscles mandibulaires ont passé les six dernières heures à essayer de transformer vos dents en poussière de diamant. Pourquoi ? Personne ne sait. C'est l'art pour l'art. C'est la performance nihiliste ultime. Vous avez broyé du néant avec une ferveur que vous n'avez jamais mise dans votre travail, ni dans votre vie de couple, ni même pour ouvrir un bocal de cornichons particulièrement récalcitrant.

À ce stade, votre bouche n'est plus un organe de parole. C'est un chantier de démolition. Si vous essayez de l'ouvrir, vous entendez un bruit de charnière de vieux manoir hanté, un craquement sinistre qui suggère que quelque chose, là-dedans, est

définitivement sorti de son axe. On dirait qu'un ingénieur pervers a remplacé vos articulations par des rivets rouillés et du sable.

Et parlons-en, du sable. Votre émail, ce précieux bouclier que votre dentiste tente de protéger à coups de détartrages à cent balles, est en train de se faire réduire en farine. Si vous passez votre langue sur vos dents – enfin, si vous arrivez encore à bouger votre langue, cette limace agonisante – vous sentez des arêtes vives, des cratères, des paysages lunaires. Vous avez passé la nuit à vous auto-usiner. Vous êtes votre propre fraiseuse numérique, mais sans le logiciel de contrôle et avec une fâcheuse tendance à l'autodestruction.

Mais le véritable chef-d'œuvre, la pièce de résistance de ce désastre biologique, c'est l'intérieur de vos joues.

Ah, l'intérieur des joues. Hier soir, vers trois heures du matin, alors que vous expliquiez à un inconnu qui sentait le houblon et le désespoir que « le secret de l'univers, en fait, c'est la vibration des atomes, tu vois », vous avez commencé à grignoter. Pas des chips, pas des cacahuètes. Non. Vous avez commencé à vous manger vous-même.

C'est le concept de l'autophagie appliqué au dancefloor. Vous avez consciencieusement, méthodiquement, mâchonné la muqueuse interne de votre cavité buccale comme si c'était un chewing-gum gratuit et inépuisable. Résultat : ce matin, l'intérieur de votre bouche ressemble à un tartare de bœuf qui aurait passé trois heures dans un mixeur en mode « turbo ». C'est une mosaïque de lambeaux spongieux, un relief tourmenté de chair déchiquetée que vous ne pouvez pas vous empêcher de titiller avec votre langue, aggravant le massacre à chaque seconde. C'est votre petit plaisir coupable du dimanche matin : vérifier l'étendue des dégâts tout en grimaçant de douleur. Vous êtes devenu un gourmet de votre propre désastre.

Le pire, c'est le rythme. La mâchoire a une mémoire musculaire terrifiante. Même

réveillé, même conscient que la fête est finie, que le banquier Dumont va appeler et que la vie est une tartine de merde, le moteur continue de tourner à vide.

Clac-clac-clac. Un petit mouvement saccadé, nerveux, comme si vous aviez un marteau-piqueur miniature logé dans les tempes. Vous essayez de vous détendre, de "lâcher prise" comme dirait cette connasse de prof de yoga, mais vos muscles répondent : « Non, mon pote. On est en service commandé. On a encore trois tonnes de vide à concasser avant midi. »

C'est là qu'on reconnaît les survivants de la veille dans le métro ou à la boulangerie. C'est un club très fermé. On se regarde avec une sorte de solidarité macabre. Il y a celui qui porte des lunettes de soleil à 11 heures du matin dans un wagon climatisé, et dont la mandibule danse une gigue invisible. Il y a celle qui se frotte les tempes avec l'énergie du désespoir, les yeux fixés sur un point imaginaire situé à trois kilomètres derrière le mur. On se comprend. On sait qu'on est tous en train de piloter des usines de traitement de déchets invisibles. On est les ouvriers d'une industrie qui ne produit rien, sinon de la migraine et des factures d'orthodontie.

Le cynisme de la situation est total. La veille, ce petit comprimé de dix millimètres vous avait promis l'expansion de conscience, l'amour universel et la fusion avec le cosmos. Il avait oublié de mentionner les petits caractères en bas du contrat : « Attention, ce produit peut transformer votre appareil manducateur en concasseur de gravats et faire de votre bouche une scène de crime. »

L'amour universel, mon cul. À l'instant présent, vous détestez l'univers entier, et surtout la moitié inférieure de votre propre tête. Vous essayez de boire un café, mais le contact du liquide chaud sur votre tartare de joue déclenche une alerte nucléaire dans votre système nerveux. Vous essayez de manger une tartine, mais le concept même de mastication vous semble être une torture médiévale inventée par l'Inquisition pour faire avouer des péchés que vous n'avez même pas eu le temps de commettre.

On se demande comment l'évolution a pu laisser passer ça. Darwin aurait dû nous prévenir. La sélection naturelle aurait dû favoriser ceux qui ne transforment pas leur propre visage en chantier de démolition. Mais non. On est là, au sommet de la chaîne alimentaire, capables de scinder l'atome et d'envoyer des robots sur Mars, mais on finit le dimanche matin à essayer de décrocher sa propre mâchoire avec un tournevis imaginaire.

Et le silence... Oh, ce silence assourdissant dans votre crâne. Chaque fois que vos dents s'entrechoquent, c'est une symphonie de verre brisé qui résonne jusqu'à votre cortex. Vous avez l'impression que vos molaires sont devenues des caisses claires et que votre cerveau est assis juste devant les amplis.

C'est le prix à payer pour avoir voulu « aimer des connards pendant huit heures ». Le tarif syndical de la fraternité chimique. La nuit, on est des dieux grecs qui embrassent le monde ; le jour, on est des castors neurasthéniques qui ont oublié d'apporter leur bois et qui se rabattent sur les meubles.

Vous finissez par vous regarder dans le miroir. Votre visage est une insulte à l'esthétique. Vos yeux sont deux trous de pisse dans la neige et votre bouche est pincée dans une moue de mépris permanent, simplement parce que vos muscles sont trop contractés pour faire autre chose. Vous ressemblez à une version ratée d'un méchant de film de série B qui aurait passé trop de temps dans un accélérateur de particules.

Vous vous promettez que c'est la dernière fois. On se le promet toujours. « Plus jamais je ne transformerai ma cavité buccale en usine de retraitement de l'uranium. Plus jamais je ne mâcherai le vent avec l'obstination d'un moteur de tracteur soviétique. »

Mais on sait tous comment ça se termine. Dans trois semaines, la mémoire de la douleur se sera évaporée, l'appel de la « Paix à dix balles » sera trop fort, et vous

vous retrouverez à nouveau, à quatre heures du matin, à expliquer à un autre abruti que « non mais sérieusement, si on y réfléchit, l'argent c'est juste une construction mentale », tout en commençant à usiner votre molaire du fond avec la précision d'un horloger suisse sous coke.

L'Usine ne ferme jamais vraiment. Elle est juste en maintenance. Et en attendant la prochaine livraison de matière première, vous allez passer les trois prochains jours à essayer d'avaler de la soupe tiède en vous demandant si, finalement, l'humanité ne méritait pas d'être mâchée jusqu'à l'os.

Parce qu'au fond, c'est ça, la condition humaine moderne : une alternance de mensonges magnifiques et de réalités qui grincent. Et entre les deux, il y a ce petit moment de grâce où l'on se rend compte que le seul truc qu'on possède vraiment, c'est cette capacité absurde à s'auto-dévorner pour oublier que le lundi matin existe.

Allez, reprenez un peu de ce tartare de joue. C'est la seule chose que vous aurez à manger aujourd'hui qui soit vraiment à vous. Et essayez de ne pas trop serrer les dents en lisant la suite. Enfin, si vous y arrivez. *Clac-clac.* _

—

Chapitre 3

La Confession de 4h du Matin

Il est 4 h 12 du matin. C'est cette heure charnière où la réalité commence à se désagréger sur les bords, comme un vieux biscuit trempé trop longtemps dans un café froid. C'est l'heure où les gens normaux — ceux qui ont des REER, des plantes vertes en vie et un rythme circadien fonctionnel — dorment du sommeil des justes. Mais pas vous. Vous, vous êtes dans un salon qui sent le tabac froid et l'eucalyptus de synthèse, assise sur un canapé en simili-cuir qui grince à chaque fois que vous respirez, en train de livrer le cœur de votre réacteur nucléaire émotionnel à un individu qui se fait appeler « Doudou ».

Doudou ne s'appelle probablement pas Doudou sur sa carte d'identité. Sur sa carte d'identité, il s'appelle sûrement Kevin ou Jean-Eudes, mais à 4 heures du matin, dans la brume de la post-soirée, il est devenu votre chaman, votre phare dans la tempête, votre Lacan de comptoir. Et le pire, c'est qu'il porte un bob en moumoute. Un bob en fausse fourrure synthétique, couleur bleu électrique, qui semble avoir été arraché au cadavre d'un Muppet victime d'une overdose.

Regardez-vous. Regardez cette scène. Vous êtes en train d'expliquer la racine freudienne de votre incapacité à maintenir une relation stable de plus de trois semaines — tout ça parce que votre père a oublié de venir vous chercher à la sortie du judo en 1998 — à un mec qui a des miettes de chips sur son sweat-shirt oversize et dont l'apport intellectuel principal à la conversation consiste à dire « C'est chaud, de ouf » toutes les deux minutes en hochant la tête.

C'est ça, la thérapie de pointe en milieu urbain. On ne paye plus 80 balles de l'heure pour s'allonger sur un divan en velours chez un mec qui a fait sept ans d'études. Non,

on préfère le circuit court. On préfère l'artisanat de la névrose. On vide son sac devant un inconnu dont le seul mérite est d'être encore assez défoncé pour ne pas s'enfuir en courant quand vous commencez à imiter les cris de votre mère pendant ses crises d'angoisse au rayon surgelés d'Auchan.

« Tu vois, Doudou, le truc, c'est que le sentiment d'abandon, c'est pas juste une idée, c'est une architecture. »

Doudou vous fixe avec des yeux qui ressemblent à deux billes d'agate perdues dans un nuage de fumée. Sous son bob en moumoute, son cerveau tourne à la vitesse d'un modem 56k en train de télécharger une image haute définition du vide absolu. Mais vous, vous y croyez. Vous êtes persuadée qu'à cet instant précis, il y a une connexion spirituelle. Vous pensez qu'il « voit » votre âme. En réalité, il essaie juste de se rappeler s'il reste de la bière dans le frigo ou s'il doit commencer à lécher les gouttes de condensation sur les fenêtres.

Vous continuez. Vous déballez la cargaison. Vous sortez les dossiers classés secret-défense. Le divorce, la fois où vous avez tué le hamster par mégarde avec un sèche-cheveux, votre addiction secrète aux films de Noël de TF1 parce que « c'est le seul endroit où l'ordre du monde est respecté ». Vous lui donnez tout. C'est une coloscopie émotionnelle sans anesthésie, et le public, c'est un mec en bob.

Pourquoi on fait ça ? Parce que l'Usine, dont on parlait plus tôt, a besoin d'évacuer ses déchets toxiques. Et Doudou, avec son bob en moumoute, est la déchetterie la plus proche. Il est le réceptacle absurde de notre besoin viscéral d'être « compris » par quelqu'un qui n'en a absolument rien à foutre. Il y a une certaine pureté là-dedans. C'est de la confession sans conséquences. Demain, Doudou ne se souviendra même pas de votre prénom. Il se souviendra vaguement d'une meuf qui parlait beaucoup et qui pleurait un peu en mentionnant un hamster, mais c'est tout. Et c'est précisément ce qu'on cherche : le pardon sans le jugement, la catharsis sans le suivi thérapeutique.

« Je comprends trop le délire, franchement, c'est une dinguerie ton histoire de judo », lâche Doudou en ajustant son bob qui manque de lui tomber sur le nez.

Admirez la précision de l'analyse. « C'est une dinguerie ». C'est le diagnostic clinique. À ce stade, vous pourriez lui dire que vous avez planqué un corps dans votre cave qu'il répondrait la même chose. Doudou est dans une zone de non-jugement totale, principalement parce qu'il a perdu la capacité cognitive de formuler un jugement. C'est le stade ultime de la bienveillance : l'absence de cerveau.

On est là, au cœur de la condition humaine moderne. On cherche du sens dans le ridicule. On cherche de la lumière dans la moumoute synthétique. On pense que si on arrive à formuler notre douleur de la manière la plus crue possible devant un témoin qui porte un accessoire de mode prohibé par la convention de Genève, alors cette douleur va s'évaporer. On traite nos traumatismes comme des Pokémon : on veut tous les attraper, les sortir de leur pokéball et les faire combattre contre l'indifférence du monde.

Et pendant que vous déversez votre bile existentielle, une partie de vous — la partie saine, celle qui vous regarde de loin avec un mépris souverain — se demande : *« Qu'est-ce que tu fous ? »*

Vous êtes là, à quatre heures du matin, à essayer d'extraire une épiphanie d'un mec qui ne sait pas s'il est mardi ou s'il est une choucroute. Vous cherchez une validation paternelle dans le regard d'un individu qui pense que le summum du style, c'est de ressembler à un tapis de bain Ikea.

C'est le syndrome du « Connard-Miroir ». Vous projetez sur lui toute la profondeur que vous aimeriez avoir. S'il écoute (ou s'il fait semblant), c'est qu'il est sensible. S'il ne dit rien, c'est qu'il est profond. S'il sourit bêtement, c'est qu'il a atteint un niveau de sagesse bouddhique où les mots sont inutiles. En réalité, il a juste faim et il se demande si vous allez bientôt fermer votre gueule pour qu'il puisse finir de

regarder la vidéo de tutoriel de skate qu'il a lancée sur son téléphone il y a quarante minutes.

Mais vous ne lâchez pas l'affaire. Vous passez au niveau supérieur : l'analyse de vos échecs amoureux.

« Et donc, je me retrouve toujours avec des mecs qui ont besoin d'être sauvés, tu vois ? C'est systématique. Je suis une infirmière de l'âme, Doudou. »

Doudou gratte la moumoute de son bob. « Grave. Moi aussi, une fois, j'ai eu une meuf, elle était trop bizarre. Elle aimait pas les pizzas avec de l'ananas. Un vrai red flag. »

Et là, au lieu de vous lever, de prendre votre sac et de sortir dignement pour ne plus jamais revenir, vous acquiescez. « Mais tellement ! C'est exactement ça, le manque d'ouverture d'esprit, c'est la base de la psychose ! » Vous venez de mettre sur le même plan votre traumatisme lié à l'abandon et une préférence culinaire douteuse. Félicitations, vous avez officiellement atteint le point de non-retour de la déchéance intellectuelle de fin de soirée.

C'est là que réside la magie acide de ces moments. On nivelle tout par le bas jusqu'à ce que la douleur devienne une blague, et que la blague devienne une philosophie. Le bob de Doudou n'est plus un couvre-chef ridicule ; c'est une auréole de sainteté moderne. C'est le dôme de la basilique de la loose où vous venez confesser vos péchés.

À 5 heures, le premier bus va passer en bas de l'immeuble. La lumière bleue de l'aube va commencer à filtrer à travers les stores, révélant la poussière, les cadavres de canettes et la tristesse intrinsèque des meubles en kit. Vous allez vous lever, avoir un vertige, et Doudou va vous dire un truc du genre : « En vrai, t'es une bonne personne, change pas. »

Et vous allez repartir avec ça. Un tampon de validation délivré par le Conseil Supérieur de la Moumoute. Vous allez marcher dans la rue froide, l'estomac noué par trop de café et trop de vérités inutiles, en pensant que vous avez fait « un travail sur vous-même ».

Mais ne vous trompez pas. Vous n'avez rien résolu. Vous avez juste usiné un peu plus votre molaire du fond. Vous avez juste nourri l'Usine. Vous avez pris votre trauma, vous l'avez haché menu, et vous l'avez servi en tartare à un mec qui ne sait pas faire la différence entre une psychologie de comptoir et une notice de micro-ondes.

Et le pire ? C'est que samedi prochain, vous chercherez un autre Doudou. Parce qu'au fond, on préfère tous la chaleur rassurante d'un bob en moumoute à la froideur clinique d'une vérité qu'on ne peut pas raconter à 4 heures du matin.

Allez, rentrez chez vous. Essayez de dormir avant que le soleil ne dénonce votre imposture. Et s'il vous plaît, la prochaine fois, choisissez au moins un mec qui porte du coton. La moumoute, ça retient trop les larmes, et ça finit par puer le regret synthétique.

Chapitre 4

Le Syndrome de la Caresse de Rideau

Regardez vos mains. Non, ne détournez pas le regard sous prétexte que vos cuticules ressemblent à un champ de bataille après le passage de la cavalerie. Regardez-les bien. Elles ont tout touché. Elles ont caressé des visages qui ne le méritaient pas, elles ont tapé des SMS de rupture dans des rames de métro bondées, elles ont agrippé des poignées de porte de toilettes de bars interlopes où l'on attrape le tétanos rien qu'en regardant le verrou. Mais rien, absolument rien dans votre misérable existence tactile, n'arrivera jamais à la cheville de ce moment précis : la seconde où vos doigts rencontrent le velours du rideau d'entrée d'une boîte de nuit à deux heures du matin.

C'est le Syndrome de la Caresse de Rideau. Et si vous pensez que j'exagère, c'est que vous n'avez jamais vraiment eu faim de tendresse au point de vouloir épouser un morceau de polyester ignifugé.

Comparons ce qui est comparable. Rappelez-vous votre premier baiser. Allez-y, faites cet effort de mémoire douloureux. C'était quoi ? Une collision humide entre deux appareils dentaires ? Un échange de salive mal géré qui donnait l'impression de boire la tasse dans une piscine municipale traitée au chlore périmé ? On nous vend ça comme le Graal, le big bang de la sensualité, le pivot de notre vie sentimentale. En réalité, c'était juste deux adolescents qui essayaient de ne pas s'étouffer mutuellement avec leur langue tout en se demandant si leurs parents allaient capter l'odeur de la clope froide. Le premier baiser, c'est une promesse non tenue, un accident industriel masqué par une chanson de James Blunt.

Le rideau, lui, ne ment pas.

Le rideau de boîte de nuit est une entité millénaire. Il est lourd. Il est dense. Il a le poids de toutes les déceptions qui l'ont traversé depuis 1994. Quand vous posez la main dessus pour vous frayer un chemin vers l'obscurité assourdissante, ce n'est pas du tissu que vous touchez, c'est une archive géologique. Il y a là-dedans des particules de sueur de l'époque de la French Touch, des résidus de parfum « Angel » qui ont survécu à trois crises économiques, et suffisamment de nicotine pour tuer un troupeau d'éléphants en moins de dix secondes.

Et pourtant, c'est doux. C'est d'une douceur indécente, presque insultante. C'est le genre de velours qui vous comprend. Contrairement au « mec à la moumoute » dont on parlait tout à l'heure, le rideau n'a pas d'avis sur votre psychanalyse de comptoir. Il ne va pas vous expliquer qu'il a « besoin d'espace » ou qu'il « sort d'une relation compliquée avec une fille qui faisait du yoga bikram ». Le rideau est là. Il est épais. Il vous enveloppe un court instant, comme un utérus industriel qui sentirait le Red Bull et le désinfectant bon marché.

À cet instant précis, la texture du textile sur votre peau déclenche un court-circuit synaptique. Votre cerveau, en manque de dopamine et probablement un peu ramolli par un gin-to à 14 euros qui contenait plus de Schweppes que d'alcool, décide que c'est l'expérience sensorielle la plus intense de votre vie. Vous caressez ce pan de tissu avec une ferveur que vous n'avez jamais accordée à un être humain. Pourquoi ? Parce que le rideau est constant. Il est prévisible. Il offre une résistance soyeuse qui dit : « Je sais que tu vas passer une soirée de merde, je sais que tu vas draguer un type qui porte des baskets sales, mais pour ces 0,4 secondes, je suis le réconfort que tu cherches. »

C'est une pathologie, bien sûr. Le Syndrome de la Caresse de Rideau touche principalement les gens qui ont compris, consciemment ou non, que l'intimité humaine est un terrain miné alors que l'ameublement lourd est une valeur refuge.

Imaginez la scène en mode « documentaire animalier sur Arte ». On y voit la femelle

urbaine, perchée sur des talons qui crient à l'aide, s'approcher du sas. Elle pourrait être excitée par la musique, par l'idée de rencontrer quelqu'un, par la perspective d'une danse endiablée. Mais non. Regardez son doigt. Il s'attarde sur la couture. Elle ferme les yeux. Elle a un micro-orgasme textile. Elle vient de réaliser que la fibre synthétique du rideau est plus réceptive à sa présence que n'importe quel partenaire de Tinder des six derniers mois.

Le rideau ne vous demande pas « ce que vous faites dans la vie » pour jauger s'il doit continuer à vous parler. Il s'en fout que vous soyez community manager ou que vous viviez encore chez vos parents pour « raisons stratégiques ». Il est le sas entre le monde réel, froid, où il faut payer ses factures et porter un masque social, et le monde de la nuit, où tout est flou et où l'on peut faire semblant d'être quelqu'un d'intéressant pendant huit heures.

Mais poussons l'analyse académique un peu plus loin. Pourquoi cette fascination pour le velours dégueulasse ? Parce que nous vivons dans une ère de la dématérialisation. Tout est lisse. Nos écrans sont lisses. Nos relations sont lisses, médiées par des interfaces en verre trempé. On ne touche plus rien, on « swipe ». On ne sent plus rien, on « like ». Alors, quand on se retrouve face à un objet qui a une texture, une vraie, une texture qui accroche la lumière et qui retient l'histoire biologique d'une ville entière, on perd les pédales.

On devient des fétichistes de la tapisserie.

On en vient à mépriser la peau humaine. La peau humaine, c'est compliqué. Ça a des pores, ça transpire, ça a des grains de beauté bizarres qui vous font paniquer sur Doctissimo à 3 heures du matin. La peau, ça vieillit mal. Le velours de boîte de nuit, lui, ne vieillit pas, il se patine. Il se charge en électricité statique. Il devient une créature mystique.

Combien d'entre vous se sont surpris à rester une seconde de trop dans le pli du

rideau ? Juste pour sentir le poids du tissu sur l'épaule. C'est une étreinte que vous n'avez pas besoin de rendre. C'est l'amour à sens unique le plus pur du monde. Vous donnez votre tendresse à un accessoire de décoration, et il vous répond par un silence feutré qui étouffe le boum-boum de la techno minimale qui s'apprête à vous violer les tympans.

Et c'est là que le drame se noue. Parce qu'une fois qu'on a goûté à la perfection tactile du rideau de l'entrée, le reste de la soirée est une descente aux enfers sensorielle. Vous entrez, et soudain, tout est dur, froid ou collant. Le bar est collant. Le sol est une expérience de physique sur l'adhérence des semelles de chaussures. Les gens que vous croisez sont soit trop osseux, soit trop moites.

Vous cherchez désespérément à retrouver la sensation du rideau sur le visage de votre prochain conquête. Vous caressez la joue d'un mec qui s'appelle probablement Kevin et qui travaille dans la « logistique ». Vous espérez le velours, vous trouvez le papier de verre de sa barbe de trois jours mal taillée. Vous cherchez la profondeur du tissu, vous trouvez le vide intersidéral de sa conversation sur le prix des cryptomonnaies.

C'est à ce moment-là que vous comprenez l'amère vérité : votre premier baiser était une erreur de jeunesse, mais votre histoire d'amour avec le rideau est une erreur de civilisation.

On en est là. On en est au point où l'on préfère l'interaction avec un coupe-feu aux normes CE plutôt qu'avec un semblable. Et franchement, qui peut nous blâmer ? Le rideau, au moins, il a de la gueule. Il a ce côté théâtral, ce côté « grand soir ». Il annonce quelque chose. Il est le prologue d'une promesse qui ne sera jamais tenue, mais il fait bien son boulot de prologue.

Alors, samedi prochain, quand vous retournerez au charbon, quand vous franchirez à nouveau ce seuil pour aller aimer des connards pendant huit heures, faites-moi plaisir. Ne vous précipitez pas vers le bar. Ne cherchez pas tout de suite du regard le type au

bob en moumoute qui se prend pour un poète maudit parce qu'il a lu la quatrième de couverture d'un livre de Bukowski.

Arrêtez-vous. Prenez une grande inspiration (malgré les risques pour vos poumons). Posez votre main sur ce vieux velours fatigué. Sentez les fibres se plier sous vos doigts. Appréciez cette caresse anonyme, universelle et parfaitement stérile (enfin, émotionnellement, parce que bactériologiquement, c'est Hiroshima).

Dites-vous que c'est sans doute le moment le plus sincère que vous allez vivre de toute la nuit. Un moment de vérité tactile entre vous et un produit de l'industrie pétrochimique. C'est triste ? Peut-être. C'est pathétique ? Absolument. Mais au moins, le rideau ne vous rappellera pas le lendemain pour vous demander si « c'était sérieux » ou pour vous envoyer une photo de son anatomie dont vous n'aviez absolument pas besoin pour terminer votre café.

Le Syndrome de la Caresse de Rideau, c'est le dernier refuge de ceux qui ont compris que dans un monde de plastique, le velours est roi. Même s'il est plein de poussière. Surtout s'il est plein de poussière. Parce que la poussière, au moins, c'est ce qu'il reste quand tout le reste a cramé. C'est la preuve qu'il s'est passé quelque chose.

Maintenant, passez de l'autre côté. Allez-y. Allez vous perdre dans la lumière stroboscopique. Mais n'oubliez pas : si le type que vous ramenez chez vous n'est pas au moins aussi doux que le rideau de l'entrée, rendez-le à la nature. La vie est trop courte pour se contenter d'un contact humain de qualité inférieure à celle d'un ameublement de discothèque de province.

Chapitre 5

Les Yeux en Soucoupes Volantes

C'est à ce moment précis, généralement entre deux heures et quatre heures du matin, que votre visage décide de rompre son contrat de travail avec la décence. Vous ne possédez plus des yeux. Vous possédez deux puits de pétrole brut, deux trous noirs supermassifs, deux portails dimensionnels ouverts sur un univers où la logique a été pendue avec les tripes de la raison. En argot de comptoir, on appelle ça « avoir les yeux en soucoupes volantes ». Mais c'est bien plus que ça. C'est une abdication biologique. Vos pupilles ont dévoré vos iris comme des promoteurs immobiliers véreux rasant un parc historique pour y foutre un parking souterrain. Il ne reste plus qu'une fine bordure de couleur, un liseré décoratif, une sorte de frontière symbolique qui ne retient plus rien.

Vous êtes officiellement devenu un télescope humain. Vous ne regardez pas les gens, vous les scannez au niveau moléculaire. Si la NASA cherchait un nouvel endroit pour tester ses sondes spatiales, votre œil gauche serait une destination tout à fait crédible. À ce stade, vous pourriez absorber toute la pollution lumineuse de la ville de Lyon et demander s'il est possible de monter un peu l'intensité parce que « c'est quand même vachement sombre ici, non ? ».

Le problème, c'est que le monde extérieur, lui, n'a pas signé pour votre voyage intersidéral. Et surtout pas le Videur.

Le Videur, c'est le boss de fin de niveau. C'est le gardien du Styx, mais avec un bombers noir et une oreillette qui grésille. C'est l'homme qui a vu plus de pupilles dilatées dans sa vie qu'un ophtalmo sous acide à Woodstock. Il vous regarde approcher. Vous, vous pensez que vous avez l'air « normal ». Dans votre tête, vous

êtes l'incarnation de la tempérance, un citoyen modèle qui revient d'une conférence sur le tri sélectif. En réalité, vous marchez comme un héron qui aurait abusé du café lyophilisé et votre mâchoire inférieure est en train d'essayer de se détacher de votre crâne pour aller vivre sa propre vie dans une rave party en forêt de Brocéliande.

« Bonsoir », dites-vous.

Enfin, c'est ce que vous pensez dire. Dans les faits, le mot « Bonsoir » sort de votre bouche avec la subtilité d'un crash de Boeing. C'est une syllabe qui pèse huit tonnes. C'est un son qui contient trop de dents. Et vous faites l'erreur fatale : vous le regardez droit dans les yeux. C'est là que le combat de catch psychologique commence. Vous essayez désespérément de contracter vos muscles oculaires pour faire rétrécir ces putains de soucoupes, mais c'est comme essayer de vider l'océan avec une petite cuillère en plastique. Vos pupilles hurlent au monde : « J'AI CONSOMMÉ TOUT LE TABLEAU PÉRIODIQUE DES ÉLÉMENTS ET JE VOIS ACTUELLEMENT LA COULEUR DU VENT ! »

Le Videur ne bouge pas. Il est une statue de granit. Il attend. Il sait que si vous parlez encore une fois, vous allez finir par lui expliquer que vous l'aimez, lui, sa famille, son métier ingrat et la texture de sa veste de sécurité. C'est le risque majeur du Syndrome de la Soucoupe : l'empathie chimique foudroyante. Vous avez tellement de lumière en vous que vous avez besoin de la déverser sur le premier inconnu venu.

« Tout va bien ? » demande-t-il, avec cette voix monocorde qui pourrait refroidir un réacteur nucléaire.

C'est le test de Turing de la défonce. La question piège. Si vous répondez « Oui », votre voix va monter dans les aigus comme une flûte à bec mal accordée. Si vous répondez « Nickel », vous allez passer pour un sociopathe de province. Vous optez pour un hochement de tête silencieux, pensant que c'est la solution la plus sobre. Erreur. Dans votre état, un hochement de tête dure environ quatorze minutes et

implique une oscillation de la colonne vertébrale qui rappelle dangereusement le mouvement d'un serpent à sonnette en plein rituel de séduction.

Pourquoi est-ce qu'on s'inflige ça ? Pourquoi ce besoin de transformer nos organes visuels en radars de la défense aérienne ? Parce que la réalité est trop nette, pardi. La réalité est en 720p, c'est terne, c'est triste, on voit trop bien les rides sur le visage des gens et la tristesse dans le prix du litre de sans-plomb. Avec les Yeux en Soucoupes Volantes, le monde devient un film de J.J. Abrams. Il y a des lens flares partout. Chaque lampadaire est une étoile qui explose. Chaque reflet sur une flaque d'eau est une porte d'entrée vers le paradis. Vous n'êtes plus un simple employé de bureau ou un étudiant en sociologie, vous êtes un explorateur de la cinquième dimension, un astronaute du trottoir.

Mais le retour de bâton est académique. Car avoir les yeux dilatés au point de pouvoir y garer un SUV, c'est accepter de devenir une éponge. Vous absorbez tout. La laideur du néon de la supérette d'en face ? Vous la prenez en pleine face avec l'intensité d'une révélation mystique. La musique de merde qui sature dans les enceintes ? C'est maintenant la bande originale de votre vie, une symphonie divine dont vous seul comprenez les nuances (alors que c'est juste du David Guetta remixé par un stagiaire).

Et puis, il y a la paranoïa. Ce petit moment délicieux où vous croisez votre reflet dans une vitre de voiture. Vous vous voyez. Vous voyez ce visage qui n'est plus tout à fait le vôtre, avec ces deux énormes billes noires qui vous fixent. C'est là que vous comprenez que vous ne faites peur à personne, sauf à vous-même. Vous ressemblez à un lémurien sous amphétamines qui aurait découvert le concept de la mortalité. Vous essayez de vous dire : « C'est bon, personne ne remarque. » Spoiler : tout le monde remarque. Même les pigeons remarquent. Même le rideau en velours du chapitre précédent remarque que vous êtes en train de franchir la frontière de la folie douce.

Le Videur finit par soupirer. Il a une décision à prendre. Soit il vous laisse entrer et

vous allez passer quatre heures à fixer un stroboscope en essayant de devenir ami avec une machine à fumée, soit il vous renvoie dans la nuit, où vous allez errer comme un satellite en perdition en cherchant désespérément un kébab ouvert qui accepte les paiements en « bonnes ondes ».

« Circulez », finit-il par dire.

C'est la victoire la plus pathétique de votre existence. Vous entrez. La musique vous frappe le thorax comme un marteau-piqueur. Vos pupilles, déjà au maximum de leurs capacités, essaient de se dilater encore plus, ce qui est physiquement impossible. Vous êtes au-delà du biologique. Vous êtes dans le méta-physique.

Et c'est là, au milieu de la foule, que vous croisez un autre regard. Un autre type, avec les mêmes soucoupes. On ne se parle pas. On ne se connaît pas. Mais dans ce noir total où nos pupilles se sont rejointes, on sait. On est les membres d'une secte éphémère, les adorateurs du vide central. On se regarde avec l'intensité de deux divinités antiques qui auraient oublié pourquoi elles sont sur Terre. On se comprend sans mot dire. On se dit : « Putain, mec, t'es tellement loin que je peux voir l'arrière de ton crâne depuis tes yeux. »

C'est le drame de l'époque : on cherche tous la connexion, le contact, l'étincelle. Mais quand l'étincelle arrive, on a les yeux tellement grands ouverts qu'on finit par être ébloui par le néant. On devient des créatures de la nuit qui ont peur de l'aube, parce que l'aube, c'est le moment où la lumière redevient normale, où les pupilles doivent reprendre leur taille de salarié honnête, et où l'on réalise que le « type génial » avec qui on a discuté de physique quantique pendant trois heures était en fait une plante verte en plastique près des toilettes.

Alors, si un jour vous vous retrouvez devant un miroir à trois heures du matin, et que vous ne voyez plus la couleur de vos propres yeux, ne paniquez pas. Vous n'êtes pas possédé. Vous êtes juste en train de télécharger la mise à jour de votre désespoir

festif. Profitez de la vue. Après tout, c'est le seul moment de votre vie où vous aurez l'air d'avoir une profondeur d'âme infinie. Même si ce n'est qu'une illusion d'optique causée par un excès de chimie et un manque flagrant de dignité.

Maintenant, retournez sur la piste. Et évitez de fixer le DJ. Il n'est pas Dieu. Il a juste un casque et une clé USB. Et surtout, il ne supporte pas qu'on le regarde avec des yeux qui disent : « Je peux voir tes ancêtres sur douze générations. » Car au fond, les yeux en soucoupes volantes, c'est ça : la preuve irréfutable que l'être humain est la seule espèce capable de s'auto-saboter la rétine juste pour oublier qu'il doit payer son loyer le 5 du mois.

Et ça, mes amis, c'est la véritable magie de la nuit. Une magie qui coûte cher en lunettes de soleil le lendemain matin, mais qui, pendant huit heures, vous donne l'impression d'être le centre de gravité d'un univers en carton-pâte. *_Enjoy the void._*

Chapitre 6

Le Messie de la Bouteille d'Eau

Vous avez déjà eu l'impression que votre langue était devenue un vieux tapis de yoga oublié dans un garage depuis 1994 ? Un truc rêche, poussiéreux, qui a absorbé la sueur de générations de gens déshydratés et qui, maintenant, tente de fusionner avec votre palais dans un ultime geste de désespoir biologique. C'est à ce moment précis, aux alentours de 4 h 27 du matin, que le miracle se produit. Pas le miracle de la lumière, non. La lumière est votre ennemie jurée, elle ne sert qu'à révéler l'ampleur du désastre sur votre visage. Je parle du seul, de l'unique, du Messie cylindrique : le gobelet d'eau tiède.

Dans la hiérarchie des besoins de Maslow, à cette heure-là, la sécurité et l'appartenance sociale sont parties fumer une cigarette dans la ruelle avec votre dignité. Il ne reste que la survie. Et la survie, elle coûte sept euros au bar, elle est servie dans un plastique qui a probablement été recyclé à partir de vieux boîtiers de DVD de Steven Seagal, et elle a la température exacte d'une flaque d'eau sous un radiateur en plein mois d'août.

Mais regardez-le, ce gobelet. Regardez comment la lumière stroboscopique se reflète sur sa surface légèrement trouble, créant des arcs-en-ciel de calcaire et de promesses non tenues. À cet instant, ce n'est plus de l'H₂O. C'est du sang de licorne. C'est la rosée matinale récoltée par des moines bouddhistes sur les sommets de l'Himalaya après une nuit de méditation sur le vide. C'est le Saint-Graal, mais en version « j'ai perdu mon jeton de vestiaire et je sens le tabac froid ».

S'approcher du bar pour obtenir ce Messie est un chemin de croix. Vous devez fendre une foule de connards qui, eux aussi, cherchent la rédemption liquide. Il y a celui qui

essaie de commander un Mojito alors que le barman est manifestement en train de faire un AVC intérieur. Il y a celle qui hurle « C'EST MA CHANSON » alors que c'est juste un kick de batterie qui tourne en boucle depuis vingt minutes. Et au milieu de ce chaos, il y a vous, les yeux fixés sur le robinet miraculeux situé derrière le comptoir.

Le barman, ce grand prêtre de la nuit, vous regarde avec un mépris si pur qu'il pourrait être utilisé comme désinfectant. Il sait. Il voit vos pupilles qui occupent 98 % de votre iris, transformant votre regard en une éclipse totale de la raison. Il sait que vous allez lui donner un billet de dix balles pour de l'eau du robinet et que vous allez lui dire « merci » comme s'il venait de vous faire une greffe de rein en urgence.

Et quand enfin, le précieux récipient arrive entre vos mains tremblantes... le temps s'arrête.

La musique devient un murmure lointain. Les gens qui se bousculent autour de vous deviennent des ombres sans importance. Vous tenez le Messie. Vous sentez la paroi du gobelet, ce plastique mou qui manque de s'effondrer sous la pression de votre ferveur religieuse. Vous approchez vos lèvres gercées du bord, et là, c'est l'Ascension.

La première gorgée.

On nous ment depuis des siècles sur le plaisir. Le sexe ? Une chorégraphie maladroite avec des bruits de succion gênants. La drogue ? Une dette contractée auprès de votre cerveau à un taux d'intérêt que même la mafia calabraise jugerait abusif. Le vrai plaisir, le seul, l'absolu, c'est l'eau tiède d'une boîte de nuit quand on a le gosier plus sec que le sens de l'humour d'un inspecteur des impôts.

Ça coule. Ce n'est pas frais, non, ce serait trop violent. C'est une tiédeur fœtale. C'est comme si un ange venait de pleurer doucement dans votre bouche après avoir mangé

une pastille de menthe il y a trois jours. Chaque molécule d'eau est un petit soldat de la paix qui part en mission suicide pour éteindre l'incendie chimique qui ravage vos muqueuses. Vous fermez les yeux. Vous pourriez mourir là, maintenant, et votre dernière pensée serait : « Putain, c'est quand même vachement bon, l'hydrogène. »

À la deuxième gorgée, vous commencez à avoir des hallucinations de type "Bienheureux". Vous voyez des champs de blé, des sources cristallines, et vous avez envie de pardonner à votre ex. Vous avez envie de pardonner à tout le monde. Même au DJ. Même au mec qui vient de vous marcher sur le pied avec des Doc Martens. Vous êtes devenu une fontaine d'amour, alimentée par un robinet de service situé juste à côté des éviers où les gens vomissent leur jeunesse.

C'est là que réside la magie noire de la nuit : cette capacité incroyable à transformer la médiocrité la plus crasse en une expérience mystique. En plein jour, dans la vraie vie, si quelqu'un vous servait cette eau dans un gobelet griffé, vous appelleriez le service d'hygiène ou vous lanceriez un thread incendiaire sur Twitter. Mais ici, dans le ventre de la bête, vous êtes prêt à ériger un autel à la gloire de Cristaline.

Le Messie de la Bouteille d'Eau ne reste jamais longtemps parmi nous. Il s'épuise vite. On boit trop vite, avec cette avidité pathétique du naufragé qui a confondu un club techno avec le radeau de la Méduse. Et une fois le gobelet vide, la réalité revient nous mettre une petite gifle derrière la nuque. On regarde le fond du plastique. Il reste une goutte, une seule, qui refuse de tomber. On la guette. On incline le gobelet à 180 degrés, on tire la langue comme un lézard en plein désert. On a l'air d'un con ? Oui. Mais on est un con hydraté.

C'est à ce moment-là que vous réalisez que votre dévotion était une illusion. Le Messie est parti, et il vous a laissé avec un goût de chlore et une envie pressante d'aller pisser dans un endroit où le sol ne colle pas. Mais pour ces quelques secondes de communion liquide, vous avez touché le divin. Vous avez compris pourquoi les civilisations se sont bâties autour des fleuves. Non pas pour le commerce ou

l'agriculture, mais parce qu'un jour, un ancêtre a dû rentrer d'une fête trop arrosée en Mésopotamie et s'est rendu compte que le Tigre était la seule chose qui l'empêchait de s'auto-combuser.

Alors, la prochaine fois que vous verrez un de ces égarés, le regard vide, serrant religieusement son gobelet d'eau à 4 h du matin, ne le jugez pas. Ne riez pas de sa mine de déterré qui vient de trouver le Graal dans un bout de PVC. Inclinez-vous. Vous êtes en présence d'un pèlerin. Il n'est pas en train de boire ; il est en train de racheter son âme, un centilitre de tiédeur à la fois.

Et souvenez-vous : dans ce monde de connards où tout est artificiel, des néons jusqu'aux sourires des videurs, l'eau est la seule chose qui ne vous mentira jamais. Elle vous rappelle que vous êtes composé à 70 % de liquide, et que les 30 % restants ne sont qu'un mélange instable de mauvaises décisions et de mépris pour votre propre foie.

Buvez, mes frères. Buvez jusqu'à ce que le goût du plastique devienne celui de la liberté. Et si vous trouvez que l'eau a un arrière-goût de fer, ne paniquez pas : c'est juste le goût de votre propre sang qui revient circuler dans vos gencives rétractées. C'est le signe que vous êtes encore en vie. Malheureusement.

Chapitre 7

La Musique de Chantier devenue Symphonie

C'est là que ça arrive. Juste après avoir racheté votre âme à coups de gobelets d'eau tiède, au moment précis où vous franchissez le sas de décompression entre l'enfer artificiel de la boîte et l'enfer tout aussi artificiel du monde réel. Vous sortez. L'air frais vous frappe le visage comme une gifle de daronne qui aurait découvert votre planque de magazines porno, et vos pupilles, dilatées comme des soucoupes volantes en plein crash, tentent désespérément de faire le point sur un concept oublié : l'horizon.

Et c'est là, au détour d'une bouche de métro ou d'un centre commercial en briques rouges qui ressemble à un mausolée pour la classe moyenne, que vous l'entendez.

Skriiik. Clac. Skriiik. Clac.

Pour le commun des mortels – comprenez par là les gens normaux, ces "connards" qui dorment à 5 h du matin pour être d'attaque à leur réunion de marketing sur le futur du yaourt à boire – ce bruit est une nuisance. Une erreur de maintenance. Un appel au secours d'un roulement à billes qui n'a pas vu une goutte de graisse depuis la chute du mur de Berlin. Mais pour vous, pèlerin du néon et rescapé de la déshydratation, ce n'est pas un grincement. C'est une révélation.

Vous vous arrêtez net. Vos chaussures collent encore un peu au bitume (un mélange de bière renversée et de regrets), mais vous ne bougez plus. Vous inclinez la tête, l'oreille tendue vers l'escalator de la station "Désespoir-Nord".

Écoutez bien. Non, pas avec vos oreilles bouchées par 110 décibels de kick techno,

mais avec votre cœur. Avec ce qu'il vous reste de neurones encore connectés par un fil de soie. Ce que vous entendez, c'est de l'art pur. C'est la *Musique de Chantier* élevée au rang de symphonie métaphysique.

Regardez-moi ce rythme. On est sur un 4/4 déconstruit, une sorte de polyrythmie que même Igor Stravinsky n'aurait pas osé noter sur une partition après avoir abusé de l'absinthe. Le *Skriiik* initial, c'est la plainte de l'acier contre l'acier, une note suraiguë, un Do dièse arraché aux entrailles de la Terre, qui exprime toute la solitude de l'homme moderne face à la machine. C'est plus poignant qu'un solo de violon d'un prodige coréen de huit ans. C'est viscéral. C'est le son de la friction universelle.

Et puis, il y a le *Clac*. Ah, le *Clac*. C'est le retour à la réalité. C'est la percussion sèche, brutale, qui vous rappelle que la gravité existe et que chaque marche qui s'engouffre dans le sol est une métaphore de votre propre déclin vers la vieillesse et l'oubli.

Vous restez là, debout devant ce monstre de métal qui régurgite le vide, et vous avez envie de pleurer. Pourquoi personne n'a-t-il donné un Grammy Award à cet escalator ? Pourquoi Beyoncé accumule-t-elle les trophées sur sa cheminée alors qu'elle est incapable de produire une dissonance aussi sincère, aussi brute, aussi "indie" que ce roulement grippé ?

C'est le problème de notre société, voyez-vous. On est entouré de connards qui ne savent plus apprécier la texture du chaos. Ils veulent des mélodies propres, des autotunes qui lissent les aspérités, des rythmes cardiaques réguliers. Ils ont peur du grincement. Le grincement, c'est la vie qui résiste. C'est le métal qui dit "Non". C'est une insurrection acoustique contre l'ordre établi du silence poli.

Imaginez la scène de remise des prix. Le Staples Center de Los Angeles est plongé dans le noir. Une tension insupportable pèse sur l'assemblée de millionnaires en costumes de soie. Jay-Z retient son souffle. Taylor Swift ajuste sa robe. Et là, le

présentateur ouvre l'enveloppe :

"And the Grammy for Best Avant-Garde Performance goes to... L'Escalator de la Ligne 13, pour son œuvre 'Friction et Fatigue Métallique en Ré Mineur'."

Pas de discours de remerciement. Pas de "Je tiens à remercier Dieu et mon producteur". Juste le bruit d'un technicien de surface qui passe la serpillière en arrière-plan pendant que la machine continue de hurler sa douleur mécanique. Standing ovation. Les gens jettent leurs iPhones sur scène en signe de soumission à la vraie musique.

Vous vous rapprochez de la rampe. Vous posez votre main sur le caoutchouc noir, tiède et légèrement poisseux. Vous sentez les vibrations remonter le long de votre bras, traverser votre cage thoracique et venir s'aligner sur votre propre arythmie cardiaque. À cet instant précis, vous et l'escalator ne faites qu'un. Vous êtes tous les deux des machines fatiguées, mal entretenues, qui continuent de tourner par pure inertie, simplement parce que s'arrêter signifierait admettre que la fête est finie.

"Monsieur ? Ça va ?"

La voix vous tire de votre transe. C'est un agent de la sécurité. Un de ces connards en uniforme qui ne comprennent rien à l'esthétique du délabrement. Il vous regarde avec cette expression de pitié mêlée de mépris, celle qu'on réserve aux gens qui semblent avoir une conversation télépathique avec un distributeur de tickets.

Vous avez envie de lui dire : *"Tais-toi, pauvre fou. Tu ne vois pas que tu interromps le troisième mouvement ? Tu ne sens pas la tension dramatique entre la marche numéro 42 et le pignon de retour ?"*

Mais vous ne dites rien. Vous n'avez plus de mots, juste des acouphènes qui harmonisent merveilleusement avec le grincement de la machine. Vous lui adressez

un sourire énigmatique – le sourire de celui qui a vu Dieu dans un roulement à billes – et vous commencez votre ascension.

Chaque marche qui s'élève est une victoire. Vous montez vers la lumière grise du matin, porté par cette mélodie industrielle qui vaut tous les albums de Radiohead. Vous comprenez enfin que le génie n'est pas dans la création, il est dans l'usure. Le vrai talent, c'est de durer assez longtemps pour que vos défauts deviennent votre signature.

Arrivé en haut, vous vous retournez une dernière fois. L'escalator continue son œuvre, imperturbable, magnifique, produisant ce son de fin du monde avec une régularité de métronome suisse sous acide. Vous savez que demain, un réparateur viendra. Un type avec une caisse à outils et une absence totale de sensibilité artistique. Il va injecter de l'huile, resserrer des boulons, et tuer la musique. Il va transformer ce chef-d'œuvre en un vulgaire outil fonctionnel et silencieux.

C'est ça, le drame de notre époque : on répare ce qui est magnifiquement cassé pour le rendre platement utile.

Vous sortez enfin dans la rue. Un marteau-piqueur commence à s'exciter trois blocs plus loin. Un bus freine dans un cri strident de plaquettes de freins en fin de vie. Vous fermez les yeux et vous souriez. Le concert ne fait que commencer. Le monde est un orchestre de détritius, et vous êtes le seul dans ce quartier de connards à avoir payé votre place pour écouter la vérité.

Vous rentrez chez vous, le pas léger, en fredonnant le rythme du *Skriiik-Clac*. Et si vos voisins se plaignent du bruit quand vous froterez accidentellement vos clés contre la serrure avec la précision d'un parkinsonien en plein sevrage, regardez-les bien dans les yeux. Ils ne sont pas prêts pour la révolution. Ils n'ont pas encore compris que dans le grand opéra de l'existence, le plus beau solo sera toujours celui d'un truc qui foire.

Dormez maintenant. Et rêvez en Dolby Surround de métal qui souffre. C'est la seule berceuse qui vaille la peine d'être entendue après avoir aimé des connards pendant huit heures.

Chapitre 8

Le Business Plan de l'Espace

Trois heures quarante-deux du matin. C'est l'heure où la frontière entre le génie visionnaire et l'AVC imminent devient aussi fine qu'une tranche de jambon premier prix. Vous êtes là, debout devant un urinoir qui semble avoir été entretenu par une équipe de chimistes spécialisés dans la culture de moisissures radioactives. À votre droite, un inconnu dont le t-shirt proclame fièrement « I don't need Google, my wife knows everything », mais dont le regard dit clairement « J'ai perdu ma dignité dans un shot de tequila et je ne sais plus comment on respire par le nez ».

C'est là que ça arrive. L'épiphanie. Le moment où, après avoir subi huit heures de « synergie », de « reporting » et de « feedback constructif » de la part de connards en chemises cintrées, votre cerveau décide de démissionner de la réalité pour fonder sa propre juridiction.

L'inconnu se tourne vers vous. Il ne se lave pas les mains — c'est un signe de confiance mutuelle chez les bâtisseurs d'empires. Il vous regarde avec l'intensité d'un prophète qui vient de voir le buisson ardent, ou d'un mec qui a vraiment besoin d'un kebab.

« Mec, me dit-il, on s'emmerde. Le monde manque de... de féerie durable. »

Et là, sans prévenir, le Business Plan de l'Espace jaillit de la cuvette des chiottes comme une source sacrée.

« On va monter une ferme de licornes bio. »

D'habitude, à ce stade, une personne saine d'esprit appellerait la sécurité ou un exorciste. Mais vous, vous venez de passer huit heures à écouter un manager

expliquer que le « bien-être au travail » passe par le remplacement de la machine à café par un distributeur d'eau tiède et de sourires forcés. Alors, une ferme de licornes ? C'est l'idée la plus solide, la plus pragmatique et la plus structurellement viable que vous ayez entendue depuis 2014.

Vous vous entendez répondre avec un sérieux qui ferait passer un banquier de la Goldman Sachs pour un clown de kermesse : « Bio, d'accord. Mais en biodynamie. On aligne les cornes sur les cycles lunaires, sinon on perd en rendement magique. »

C'est parti. Le carrelage poisseux devient votre salle de conférence. Le bruit de la chasse d'eau qui fuit, c'est votre orchestre symphonique. Vous sortez un ticket de caisse froissé et un stylo quatre couleurs qui ne marche qu'en vert — la couleur de l'espoir et du bullshit marketing.

Le business model est d'une clarté effrayante. Pourquoi des licornes ? Parce que le marché du poney est saturé, bordel ! Le poney, c'est le stagiaire de la mythologie. C'est court sur pattes, ça pue, et ça n'a aucun levier de croissance. La licorne, c'est le segment luxe, l'aspirationnel, le premium. Et bio ? C'est le génie. On ne nourrit pas nos bestioles avec des granulés industriels pleins de gluten et de pesticides. Non. Nos licornes mangent exclusivement des pétales de roses anciennes cultivées en permaculture et des rêves d'enfants qui n'ont pas encore découvert le concept de l'impôt sur le revenu.

« On va disrupter le secteur de l'enchantement », hurle l'inconnu en tapant sur le distributeur de savon vide.

Vous acquiescez frénétiquement. Vous voyez déjà le pitch Deck.

Slide 1 : « Unicorns 2.0 : The Green Revolution ».

Slide 2 : Analyse SWOT.

Forces : Les licornes n'existent pas, donc aucun coût de stockage, aucune charge sociale, zéro crottin à ramasser.

Faiblesses : Les licornes n'existent pas (mais c'est un détail technique qu'on réglera

en phase de R&D avec un peu d'ingénierie génétique ou beaucoup de colle forte et des chevaux de réforme).

Opportunités : La bêtise humaine est une ressource renouvelable et infinie.

Menaces : La SPA et les gens qui ont un cerveau.

L'inconnu, appelons-le Jean-Michel Startup (il n'a pas donné son nom, mais il dégage une odeur de "visionnaire" et de genièvre), commence à dessiner des graphiques sur le miroir embué.

« Le ROI, mec ! Imagine le ROI ! On vend les poils de crinière pour faire des fils de suture biodégradables qui soignent le cancer et la solitude. 15 000 euros le gramme. On est en levée de fonds immédiate. On vise la Licorne (l'entreprise) avec des Licornes (les animaux). C'est de la mise en abyme financière. C'est du méta-business. »

Vous êtes convaincu. À ce moment précis, dans ces toilettes qui sentent la fin du monde, vous êtes absolument certain que si vous demandez un prêt de huit millions d'euros à votre banque demain matin, le conseiller tombera à genoux en pleurant de gratitude. Pourquoi continuer à remplir des tableaux Excel pour des chefs qui ont le charisme d'un bulot cuit quand on peut devenir les rois du bétail légendaire ?

« Et pour la distribution ? » demandez-vous, l'œil brillant d'une lueur messianique.
« Click and Collect en forêt de Brocéliande. On supprime les intermédiaires. Circuit court. De la corne au consommateur. »

C'est le plan parfait. C'est l'antithèse de votre journée de huit heures. Au bureau, on vous demande d'être « proactif » pour vendre des assurances-vie à des vieux ou des abonnements internet à des gens qui ne savent pas brancher une prise. Ici, dans le sanctuaire de la porcelaine fêlée, vous proposez de la magie équitable. C'est éthique. C'est beau. C'est complètement débile, et c'est pour ça que ça ne peut QUE marcher.

Dans le monde des connards, on vous apprend à gérer le risque. On vous apprend que

1 + 1 font 2, moins les taxes, moins la CSG, moins l'envie de se foutre en l'air le lundi matin. Dans le Business Plan de l'Espace, 1 + 1 font un arc-en-ciel monétisable en NFT.

Vous vous voyez déjà : CEO de *BioCorn Inc.* Vous porterez des cols roulés en laine de nuage. Vous ferez des conférences TEDx où vous expliquerez que le secret du succès, c'est de « croire en l'impossible, surtout quand on a 2,8 grammes d'alcool dans le sang et qu'on est dans des gogues ». Vous mépriserez les gens qui travaillent de 9h à 17h. Vous direz des phrases comme : « Le pragmatisme est la prison de l'âme, moi je préfère l'agilité équestre mystique. »

Jean-Michel Startup vous serre la main. Sa paume est moite, c'est le sceau du destin. « On se voit demain à la première heure pour signer les statuts devant un notaire ou un mec qui ressemble à un notaire ? »
« À la première heure », répondez-vous avec une solennité de chevalier de la Table Ronde.

Vous sortez des toilettes. La musique du club tape comme un marteau-piqueur dans votre lobe frontal. Les gens dansent, s'agitent, s'aiment et se détestent, ignorants qu'ils sont qu'à deux mètres d'eux, l'ordre mondial vient d'être renversé par deux types qui ne retrouvent plus leur ticket de vestiaire.

Vous marchez vers la sortie, le torse bombé. Vous n'êtes plus ce petit employé qui subit les humeurs de Jean-Claude de la compta. Vous êtes un éleveur de chimères. Un architecte de l'absurde.

Bien sûr, demain matin, quand le soleil viendra vous agresser les rétines avec la subtilité d'un flash de flic, vous vous réveillerez avec une bouche pâteuse qui goûte le vieux tapis et un souvenir embrumé d'une conversation sur le « pâturage astral ». Vous regarderez le ticket de caisse dans votre poche où il est écrit en vert tremblant :
« PHASE 1 : ACHETER DE LA PAILLE PAILLETÉE ».

Vous réaliserez alors que Jean-Michel Startup était probablement un expert-comptable en burn-out ou un intermittent du spectacle entre deux crises d'angoisse. Vous retournerez à votre bureau. Vous direz « Bonjour, comment ça va ? » à des gens que vous avez envie de jeter par la fenêtre. Vous ouvrirez Outlook.

Mais au fond de vous, une petite flamme restera allumée. La certitude que, si le monde est un océan de connards, vous, vous avez au moins eu le courage, pendant dix minutes, de croire qu'on pouvait traire des êtres imaginaires pour sauver l'économie mondiale.

Et ça, mesdames et messieurs, c'est le seul business plan qui ne fera jamais faillite. Parce qu'on ne peut pas liquider judiciairement un rêve qui n'a jamais eu l'intention de rencontrer la réalité. Les licornes bio ne mourront jamais, simplement parce qu'elles sont trop occupées à rigoler de nous depuis l'espace, là où les bilans comptables ne sont que des confettis dans le vide.

Maintenant, retournez bosser. Vos collègues vous attendent. Ils n'ont pas de cornes, mais pour ce qui est d'être des bêtes de somme, vous pouvez compter sur eux. _Skriiik-Clac_. La porte du bureau se referme. Le concert reprend. Mais vous, vous savez. Vous avez les clés de la ferme. Et la paille est prête.

Chapitre 9

L'Amour Sélectif pour les Connards

Vous vous sentez sale. Pas la saleté saine de celui qui vient de courir un marathon ou de repeindre son salon, non. C'est une crasse spirituelle, une sorte de pellicule huileuse qui tapisse votre œsophage et vos neurones. Vous venez de commettre l'irréparable. Vous venez de pratiquer l'Amour Sélectif.

Pendant cent vingt minutes – soit la durée exacte de **Gladiator**, un film où des gens meurent au moins avec honneur – vous êtes resté assis en face de Jean-Eudes (ou Kevin, ou Brandon, le prénom importe peu, c'est le concept qui compte). Jean-Eudes portait des lunettes de soleil. À l'intérieur. Dans une salle de réunion éclairée par des néons blafards qui grésillent comme des insectes en agonie. Et vous, au lieu de lui demander s'il souffrait d'une conjonctivite foudroyante ou s'il se prenait pour un figurant de **Matrix** égaré dans une Cogip, vous avez hoché la tête. Pire : vous avez souri.

Et le coup de grâce, la petite cerise sur le gâteau de votre déchéance morale : vous lui avez dit, avec une conviction qui ferait passer un télévangéliste pour un amateur de vérité, qu'il dégagait une « énergie incroyable ».

L'énergie. Ce mot valise dans lequel on fourre tout ce qu'on n'ose pas appeler par son vrai nom : l'arrogance, le vide intersidéral, ou le simple fait d'être un pur connard.

Analysons l'Amour Sélectif. C'est cette capacité fascinante qu'a l'être humain en milieu professionnel – ou en période de networking désespéré – à suspendre tout jugement critique pour s'adonner à une forme de prostitution mentale. C'est le syndrome de Stockholm appliqué au tertiaire. Vous n'aimez pas tout le monde, oh que

non. Vous détestez la dame de la compta parce qu'elle met trop de parfum et vous méprisez le stagiaire parce qu'il ne sait pas utiliser une agrafeuse. Mais le connard à lunettes de soleil ? Lui, vous avez décidé de l'aimer. Pourquoi ? Parce qu'il a ce que les sociologues appellent « un ascendant » et ce que j'appelle « un culot monstrueux qui compense l'absence totale de compétences réelles ».

Regardez-le, ce spécimen. Il est là, affalé sur sa chaise comme s'il venait de racheter la boîte (alors qu'il est juste "Lead Evangelist du changement de paradigme"), ses verres fumés reflétant votre propre visage décomposé par la flatterie. Il parle de « disruption », de « mindset », de « verticalité horizontale ». Il ne finit aucune phrase. Il lance des concepts comme on jette des confettis sur un incendie. Et vous, vous buvez ses paroles. Vous êtes en train de faire de la lèche à un mec qui ne voit probablement même pas les slides du PowerPoint parce qu'il fait trop sombre derrière ses Ray-Ban.

L'Amour Sélectif, c'est une stratégie de survie qui consiste à choisir un connard alpha et à lui construire un autel. On se dit : « Si je flatte son ego démesuré, peut-être qu'une partie de sa toxicité se transformera en opportunité pour moi. » C'est l'alchimie des lâches. Vous essayez de transformer le plomb de son insupportable personnalité en or pour votre carrière.

Mais revenons à cette « énergie incroyable ». Qu'est-ce que vous vouliez dire par là, au juste ?

« Jean-Eudes, j'adore la façon dont tu ignores les lois élémentaires de la politesse et de l'optique. »

« Ton mépris pour tes interlocuteurs me donne envie de t'offrir un massage des pieds. »

Non, vous avez dit « Énergie ». C'est le mot magique. C'est le mot qui valide l'invisible. Si quelqu'un n'a rien à dire, s'il est impoli, s'il est habillé comme un DJ de Berlin en descente de kétamine alors qu'on est mardi à La Défense, dites qu'il a une « énergie ». Ça ne veut rien dire, donc c'est incontestable. C'est comme dire d'un vin imbuvable qu'il est « impertinent » ou d'un film chiant qu'il est « contemplatif ».

Le problème, c'est qu'une fois la réunion finie, quand vous vous retrouvez seul devant le miroir des toilettes, la réalité vous rattrape. Vous vous voyez. Vous voyez ce petit sourire complice que vous avez encore aux lèvres, ce reste de rictus de courtisane. Vous avez passé deux heures à valider le délire d'un type qui se croit dans un clip de PNL alors qu'il travaille dans l'audit.

C'est là que le dégoût de soi intervient. On réalise qu'on est devenu un rouage du système « Connard-Friendly ». En aimant sélectivement les connards les plus bruyants, on leur donne le droit de cité. On nourrit le monstre. Demain, Jean-Eudes viendra peut-être avec un chapeau de cow-boy et une cape en alpaga, et vous vous entendrez dire, avec un petit rire nerveux : « J'adore ce parti-pris esthétique, ça casse les codes, c'est très disruptif. »

Pourquoi fait-on ça ? Parce que le connard nous fascine. Il possède cette liberté que nous n'avons pas : celle de ne pas avoir honte. Porter des lunettes de soleil à l'intérieur, c'est un super-pouvoir. C'est dire au monde : « Je me fous tellement de ce que vous pensez que je suis prêt à me cogner dans tous les coins de table pour maintenir mon look. » Et nous, pauvres mortels coincés dans nos chemises repassées et notre politesse malade, nous sommes éblouis. Nous confondons le manque de manières avec du charisme. Nous confondons l'insolence avec du génie.

L'Amour Sélectif est une drogue dure. On commence par un petit compliment sur une cravate improbable, et on finit par justifier des licenciements massifs parce que le boss a « une vision tellement décalée, vous ne pouvez pas comprendre, il est sur une autre fréquence ».

Mais n'ayez crainte, ce chapitre n'est pas là pour vous faire culpabiliser (enfin, si, un peu, c'est le principe). Il est là pour vous donner l'antidote. La prochaine fois que vous sentez cette pulsion d'Amour Sélectif monter en vous, la prochaine fois que vous vous apprêtez à dire à un type en lunettes noires qu'il est « solaire », arrêtez-vous. Respirez.

Regardez ses verres. Voyez votre reflet dedans. Vous avez l'air de quoi ? D'un chien qui attend sa croquette ? D'un figurant dans une parodie de documentaire sur les sectes ?

Posez-vous la question fatidique : « Si ce mec perdait son titre de job demain, est-ce que je lui adresserais la parole ou est-ce que je changerais de trottoir pour éviter de respirer le même oxygène que lui ? » Si la réponse est la deux, alors votre amour n'est pas sélectif, il est purement transactionnel. Et c'est encore pire.

Le monde du travail est une immense pièce de théâtre où l'on nous demande d'applaudir les pires acteurs sous prétexte qu'ils ont les meilleurs costumes ou les plus gros budgets. Mais n'oubliez jamais que sous les lunettes de soleil, il y a juste des yeux qui clignent, probablement un peu rouges à cause de la fatigue de devoir maintenir une posture aussi ridicule toute la journée.

Jean-Eudes n'a pas une énergie incroyable. Il a juste un ego qui prend toute la place et une monture en acétate achetée en solde.

Alors, quand vous sortirez de ce bureau, quand vous aurez fini de « l'aimer » pour obtenir ce contrat ou cette promotion, allez vous laver les mains. Longuement. Avec du savon qui sent fort. Et la prochaine fois, au lieu de parler d'énergie, essayez la vérité, juste pour voir.

« Jean-Eudes, tu n'as pas une énergie incroyable. Tu as juste l'air d'un type qui a oublié qu'on était en intérieur et tes idées sont aussi sombres que tes verres. »

Évidemment, vous ne le ferez jamais. Vous retournerez dans cette salle, vous prendrez votre air le plus inspiré, et vous direz : « Ce que j'aime chez toi, c'est ce côté mystérieux, cette vibration presque... quantique. »

Parce qu'aimer les connards, c'est votre job de 9h à 17h. Et vous êtes, hélas, un excellent employé.

Maintenant, essuyez cette trace de bave d'admiration sur votre menton. Il y a un autre connard qui vient d'entrer avec un col roulé en plein mois d'août. Il a l'air d'avoir une « vision holistique » très intéressante. Allez-y. C'est l'heure de votre dose quotidienne de soumission polie. L'Amour Sélectif n'attend pas.

Chapitre 10

Le Retour en Uber : L'Odyssée du Silence

La portière se referme avec ce bruit de ventouse pneumatique qui signifie une seule chose : vous venez de quitter l'atmosphère pressurisée de la connerie ambiante pour entrer dans le sas de décompression final. Félicitations. Vous êtes dans un Uber. Une Toyota Prius qui sent le sapin chimique et le désespoir refoulé.

Normalement, à cet instant précis, un être humain normalement constitué devrait dire : « Bonjour » ou « Bonsoir » ou, à la limite, « Merci de ne pas m'assassiner dans une zone industrielle ». Mais vous, vous ne pouvez pas. Votre cerveau est en mode "404 Not Found". Vous avez passé les huit dernières heures à injecter du sens là où il n'y avait que du vide, à transformer les flatulences cérébrales de Jean-Eudes en « opportunités de croissance disruptive ». Votre quota de mots est épuisé. Vous avez fait un burn-out de la syntaxe.

Alors, vous faites la seule chose dont vous êtes encore capable : vous fixez le dossier du siège conducteur.

Ce dossier est votre nouvel horizon. Votre phare dans la nuit. C'est une étendue de tissu synthétique noir, parsemée de petites bouloches qui, si vous les fixez assez longtemps, commencent à former des constellations. Regardez bien. Là, entre la couture de gauche et le réglage des lombaires, c'est la Grande Ourse de votre fatigue. À droite, c'est la Nébuleuse du « J'aurais dû démissionner en 2018 ».

Pendant ce temps, votre bouche — cet organe qui, il y a encore une heure, articulait avec une souplesse de gymnaste est-allemande des phrases comme « la transversalité des flux est le pivot de notre agilité » — est devenue une zone sinistrée. C'est un

désert aride. Une grotte oubliée où une langue épaisse et pâteuse tente de se rappeler sa fonction. Est-ce qu'on s'en sert pour lécher des timbres ? Pour faire des bulles ? Ah non, c'est pour parler. Mais comment fait-on ? Faut-il envoyer un signal électrique depuis le cortex préfrontal ou faut-il simplement laisser la mâchoire pendre en attendant qu'un son articulé en sorte par accident ?

Le chauffeur, appelons-le Karim (parce que statistiquement, c'est plus probable que Jean-Eudes, Dieu merci), jette un coup d'œil dans le rétroviseur. Il voit votre reflet. Vous avez l'air d'une victime d'un crash test qui aurait survécu mais dont l'âme serait restée sur le bitume. Vous avez les yeux fixes, la pupille dilatée, et ce petit filet de bave mentale qui coule sur votre conscience.

Karim, lui, est un professionnel. Il a vu pire. Il a transporté des gens qui vomissaient leur mojito à 4h du matin et des mariés qui divorçaient en direct entre la mairie et le domaine. Mais vous, vous l'inquiétez. Parce que vous ne bougez pas. Vous fixez le dossier du siège avec une intensité mystique, comme si vous étiez en train d'y lire les Tables de la Loi.

Vous essayez de formuler une pensée simple. Une seule.

« Est-ce que je peux lui demander de baisser la clim ? »

C'est un projet herculéen. C'est votre Odyssée personnelle.

D'abord, il faut localiser les muscles de la gorge. Ils sont contractés. Ils ont passé la journée à avaler des couleuvres et à sourire de manière forcée à des types qui portent des gilets sans manches sur des chemises en lin. Ensuite, il faut de l'air. Mais vos poumons sont pleins de cette atmosphère de bureau filtrée par une clim qui n'a pas été nettoyée depuis la chute du mur de Berlin.

Vous ouvrez la bouche. Rien ne sort. Juste un petit bruit de succion, comme un évier qui se vide.

Karim augmente le son de la radio. C'est une station qui passe du jazz-fusion ou un podcast sur l'investissement locatif. Vous n'en savez rien. Pour vous, c'est le bruit de

fond de l'univers.

Vous vous demandez soudain si Karim sait. S'il sait que vous avez passé votre journée à « aimer des connards ». S'il sent l'odeur de la soumission polie qui émane de vos pores. S'il voit, à travers le dossier de son siège, que vous êtes en train de décomposer les molécules de son appuie-tête par la seule force de votre regard vide.

C'est là que le vertige vous prend. Vous réalisez que ce dossier de siège est la chose la plus honnête que vous ayez vue de la journée. Il n'essaie pas d'être « disruptif ». Il n'a pas de « vision holistique ». Il est juste là. Il soutient le dos d'un homme qui travaille. C'est solide. C'est concret. C'est tout ce que votre job n'est pas. Vous commencez à développer un syndrome de Stendhal pour du polyester 100% recyclé.

Vingt minutes de trajet. C'est le temps qu'il faut pour que votre cerveau commence enfin à redémarrer, façon vieux PC sous Windows 95. Vous entendez le petit jingle de démarrage dans vos oreilles. Les icônes de la vie réelle réapparaissent lentement.

Maison.

Pyjama.

Vin rouge.

Silence radio.

Mais il reste l'épreuve finale. Le boss de fin de niveau. Le moment où la voiture s'arrête.

Vous savez que vous allez devoir briser le silence. C'est une obligation sociale. C'est la taxe d'entrée dans le monde des vivants. Vous préparez votre attaque. Vous visualisez le mot. Cinq lettres. Une voyelle double. Un défi.

« Merci. »

Vous répétez le mot dans votre tête. « Merci. Merci. M-E-R-C-I. » Est-ce qu'on prononce le 'R' ? Est-ce qu'on met une intonation ascendante comme si on posait une

question ? *« Merci ? »* Non, ça ferait de vous un psychopathe. Un ton plat. Neutre. Professionnel, mais pas trop.

La voiture ralentit. Elle s'arrête devant chez vous. Le compteur s'immobilise. Karim attend. Le silence dans l'habitacle est devenu si lourd qu'on pourrait le découper à la scie sauteuse. C'est le moment. Votre bouche s'entrouvre. Vous sentez l'air passer sur vos cordes vocales rouillées.

— « Mer... mrrff... »

C'est tout ce qui sort. Un grognement de sanglier asthmatique. Karim vous regarde, un sourcil levé. Dans son regard, vous lisez une compassion infinie mêlée à une envie profonde que vous sortiez de sa caisse pour qu'il puisse aller chercher un client plus fonctionnel.

Vous tentez une deuxième approche. Vous mobilisez toute l'énergie qu'il vous reste, celle que vous n'avez pas gaspillée à hocher la tête devant le PowerPoint de la direction financière.

— « Merci, bonne soirée. »

Ça y est. Vous l'avez fait. Vous avez parlé. Certes, votre voix ressemblait à celle d'un adolescent en pleine mue qui aurait avalé du gravier, mais le message est passé. Vous avez utilisé votre bouche pour autre chose que pour dire « Tout à fait, Jean-Eudes, c'est une approche très pertinente ».

Vous sortez de la voiture. L'air frais de la rue vous fouette le visage. Vous avez l'impression d'être Neil Armstrong descendant de son module lunaire. Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour celui qui a failli fusionner avec un siège de Prius.

Vous regardez la voiture s'éloigner. Vous sortez votre téléphone. Une notification

apparaît : *« Notez votre chauffeur »*.

Vous mettez cinq étoiles. Pas parce que la conduite était fluide ou que la musique était bonne. Mais parce que cet homme a été le témoin muet de votre déshumanisation et qu'il n'a rien dit. Il vous a laissé fixer son dossier de siège en toute dignité.

Vous rentrez chez vous. Vous allez vous laver les mains. Longuement. Avec du savon qui sent fort. Et demain, vous recommencerez. Vous retournerez aimer des connards. Mais ce soir, le héros, c'est vous. Vous avez survécu à l'Odyssée du Silence. Vous avez retrouvé l'usage de votre parole.

Bon, d'accord, votre premier mot a été un grognement, mais Rome ne s'est pas construite en un jour, et votre dignité ne se récupérera pas en une soirée. Allez vous coucher. Demain, il y a un type en col roulé qui vous attend pour vous parler de « synergie quantique ». Et il va falloir être très, très performant pour ne pas lui vomir dessus.

Chapitre 11

La Dette de Sérotonine (Le Prêt à Taux Usuraire)

Le moment où vous tournez la clé dans la serrure, c'est le moment où le couperet tombe. C'est l'instant précis où le rideau de fer de la boutique « Apparence de Vie Sociale Décente » se baisse avec un fracas métallique qui fait vibrer vos molaires. Vous avez passé huit heures à simuler l'enthousiasme, à opiner du chef devant des graphiques en camembert qui ressemblaient à des Pac-Man dépressifs, et à rire aux blagues de Jean-Michel, votre supérieur, dont l'humour oscille entre le sexisme des années 50 et l'encéphalogramme plat d'un bulot cuit.

Et maintenant ? Maintenant, il faut payer.

Bienvenue dans l'arrière-boutique de votre propre crâne. Le décor a changé. Les néons joyeux de la "Synergie d'Équipe" sont grillés. À la place, il y a un petit bureau en formica, une lampe qui grésille et un type en survêtement taché de graisse qui vous attend en faisant sauter une batte de baseball dans sa paume. Ce type, c'est votre système limbique. Et il n'est pas venu pour discuter de votre plan d'épargne-retraite. Il est venu pour la Dette.

Parce qu'on ne vous l'a pas dit lors de l'entretien d'embauche, mais la sérotonine n'est pas un don de la nature. C'est un prêt à taux usuraire. Chaque sourire forcé à un client qui vous traite comme un paillason biodégradable, chaque « super projet ! » lancé à la volée alors que vous avez envie de vous immoler par le feu, chaque minute passée à ne pas étrangler quelqu'un qui dit « on revient vers vous » : tout cela a été financé à crédit. Vous avez emprunté de la bonne humeur sur vos réserves de demain. Et le taux d'intérêt pratiqué par votre cerveau ferait passer la Mafia sicilienne pour une succursale de la Croix-Rouge.

Vous jetez vos clés sur le buffet. Ce simple bruit résonne comme une grenade dans une cathédrale. Vous avez ce que les scientifiques — ou les gens qui ont survécu à un séminaire de motivation en Normandie — appellent la « Faillite Émotionnelle ».

Techniquement, votre cerveau fonctionne désormais en mode dégradé. Vous êtes l'équivalent neurologique d'une GameBoy dont les piles coulent. Vous avez épuisé votre stock de neurotransmetteurs pour satisfaire des gens qui pensent que le « personal branding » est une philosophie de vie. Résultat : votre stock de sérotonine est à -400. Vous êtes en découvert autorisé de joie de vivre, et la banque centrale de votre cortex préfrontal vient de rejeter votre chèque de « dignité ».

Regardez-vous dans le miroir de l'entrée. Non, en fait, ne le faites pas. Ce visage flasque, ces yeux qui ressemblent à deux œufs pochés oubliés sur un radiateur, c'est le visage de la déflation hormonale. Vous n'êtes plus une personne. Vous êtes une carcasse qui attend que le téléchargement du sommeil soit terminé.

Le problème de la Dette de Sérotonine, c'est que le remboursement est immédiat et non négociable. Vous ne pouvez pas demander un échelonnement. Votre cerveau envoie les huissiers. Le premier à arriver, c'est l'Huissier de l'Anxiété Rétrospective. Il s'installe confortablement sur votre canapé et commence à lire le compte-rendu de votre journée avec une voix nasillarde :

« Alors, à 14h23, quand tu as dit "C'est une excellente perspective" à Kevin, tu as bégayé sur le "p". Tout le monde a remarqué. Ils pensent tous que tu es un imposteur. Et d'ailleurs, pourquoi tu as mis cette chemise ? On dirait un napperon de grand-mère sous ecstasy. »

Vous essayez de l'ignorer en ouvrant le frigo. Erreur. La Dette de Sérotonine modifie votre perception de la gastronomie. Puisque vous n'avez plus de molécules de bonheur organique, votre corps réclame du bonheur de synthèse, du bonheur de contrebande, celui qui se trouve dans les trucs qui se mangent avec les doigts et qui

laissent des traces de gras sur la télécommande. Vous contemplez un reste de pâtes froides et un yaourt à la limite de la péremption avec le désespoir d'un naufragé devant une flaque d'eau salée.

C'est là que le 300% d'intérêt frappe vraiment. C'est ce qu'on appelle le « Crash de la Performance Sociale ».

Pendant huit heures, vous avez été un athlète de la complaisance. Vous avez fait du saut d'obstacles par-dessus les ego surdimensionnés. Vous avez fait du marathon de la lèche. Et maintenant que vous êtes seul, le simple fait de devoir choisir une série sur Netflix vous donne envie de pleurer. Vous fixez l'écran d'accueil pendant quarante-cinq minutes. Les images défilent. Un documentaire sur les tueurs en série ? Trop proche de votre ressenti actuel envers vos collègues. Une comédie romantique ? C'est une insulte à votre condition de paria émotionnel. Vous finissez par regarder une vidéo YouTube d'un type qui restaure une poêle à frire rouillée au fin fond du Wisconsin. Pourquoi ? Parce que la poêle ne vous demande pas de « brainstormer sur des leviers de croissance ». La poêle souffre en silence, comme vous.

Le remboursement de la dette prend des formes insidieuses. Il y a la phase de la « Mélancolie de la Douche ». Vous restez là, sous l'eau brûlante, non pas pour vous laver — vous avez déjà renoncé à l'idée d'être propre au sens spirituel du terme — mais parce que c'est le seul endroit où la gravité semble un peu moins lourde. Vous fixez le carrelage en vous demandant si, à l'échelle de l'univers, le fait que vous ayez oublié de mettre en copie Jean-Claude dans cet e-mail a vraiment une importance. Spoiler : Non. Mais votre cerveau s'en fout. Il veut son intérêt. Il veut que vous souffriez pour avoir été si « performant » cet après-midi.

Car c'est là tout le paradoxe de votre condition : plus vous êtes « pro », plus la chute est violente. Si vous aviez été un connard toute la journée, vous seriez en pleine forme. Les connards ne font pas de dettes de sérotonine ; ils sont les créanciers. Ils puisent dans la vôtre. Ils se nourrissent de votre patience, de votre politesse et de votre capacité à ne pas leur vomir dessus quand ils parlent de « disruption ». Ils

rentrent chez eux frais comme des gardons, prêts à courir un marathon ou à cuisiner un risotto à la truffe, tandis que vous, vous êtes en train de négocier avec votre propre cerveau pour avoir le droit de vous brosser les dents sans vous effondrer au sol.

La déprime noire qui s'installe à 21h00 n'est pas une dépression clinique. C'est une taxe sur la valeur ajoutée de votre âme. C'est le prix à payer pour avoir vendu votre temps de cerveau disponible à des gens qui ne l'utilisent que pour y stocker des acronymes en anglais.

Vous vous allongez enfin. C'est le moment où le silence devient assourdissant. Votre lit ressemble à une barque sur un océan de goudron. Vous fermez les yeux et, au lieu de dormir, votre cerveau lance le « Best-Of des Moments de Solitude ». Vous revoyez cette réunion de 11h. Vous vous revoyez sourire. Ce sourire... quel acte de trahison envers vous-même. C'était un sourire de collaborateur zélé. Un sourire de quelqu'un qui croit au « mode projet ». Vous vous dégoûtez un peu.

Et pourtant, demain, à 8h30, vous allez retourner au guichet. Vous allez redemander un prêt. Vous allez retourner voir le dealer de dopamine du département RH pour lui dire que « oui, vous êtes ravi de participer au workshop sur l'agilité ». Vous allez reprendre une dose de faux bonheur pour tenir la journée, en sachant pertinemment que le soir venu, les huissiers seront encore là, à vous attendre sur le palier, avec leur batte de baseball et leur facture d'intérêts majorés.

Le pire dans tout ça ? C'est que vous êtes un bon payeur. Vous râlez, vous sombrez, vous fixez des poêles rouillées sur YouTube, mais vous payez. Vous remboursez chaque milligramme de sérotonine par un litre de noirceur.

Alors, éteignez la lumière. Laissez la déprime noire vous border. C'est juste le cerveau qui fait sa comptabilité. Demain est un autre jour, une autre ligne de crédit, une autre opportunité d'aimer des connards à un taux d'intérêt qui ferait pleurer un banquier suisse. Dormez bien. Ou du moins, essayez de ne pas trop calculer combien

d'heures il vous reste avant que le type au col roulé ne vienne réclamer sa part de votre santé mentale. La synergie quantique n'attend pas, et elle est terriblement gourmande en neurotransmetteurs.

Chapitre 12

Le Mardi Noir : L'Apocalypse Émotionnelle

Bienvenue dans la zone rouge. Si le lundi est une gifle donnée par un gant de boxe en velours, le mardi est un coup de taser directement dans les gencives, administré par un clown triste qui ne connaît pas sa force. C'est le jour où la réalité cesse d'être une simple nuisance pour devenir une agression caractérisée. Votre cerveau, cette éponge à traumatismes que vous trimballez entre vos deux oreilles, vient de passer la nuit à faire l'inventaire de vos échecs amoureux, professionnels et capillaires. Le bilan comptable est sans appel : vous êtes en faillite neuronale.

Vous êtes assis sur votre canapé, ce meuble qui a absorbé plus de larmes et de miettes de chips que le sol d'un cinéma après une rétrospective de films lettons. Il est six heures du matin. Dehors, le monde s'apprête à redevenir une jungle de cravates trop serrées et de « synergies de groupe ». Mais là, tout de suite, l'apocalypse ne porte pas de masque à gaz. Elle porte un petit nœud bleu autour du cou et elle court après un rouleau de papier toilette double épaisseur.

La publicité commence. Musique au piano, notes légères, le genre de mélodie conçue par des psychologues de chez Disney pour vous arracher le cœur sans anesthésie. Et là, il apparaît. Le chiot. Un Labrador de trois semaines, si rond qu'il ressemble à une miche de pain dorée avec des yeux. Il est là, au milieu d'un salon blanc immaculé — un salon qui n'existe pas dans la vraie vie, parce que dans la vraie vie, un chiot de cet âge a déjà uriné sur les rideaux et déchiqueté le modem.

Et soudain, le drame. Le chiot regarde la caméra. Il est seul. Le rouleau de papier toilette se dévide devant lui comme le fil d'Ariane d'une existence dépourvue de sens. Et là, c'est le craquage.

Vous ne pleurez pas. Vous vous liquéfiez.

Ce ne sont pas de petites larmes discrètes, dignes d'une héroïne de Jane Austen qui vient d'apprendre que Monsieur Darcy a un léger rhume. Non. C'est une inondation biblique. C'est l'ouverture des vannes du barrage de la Hoover Dam de votre santé mentale. Vous hoquetez, vous reniflez, vous produisez des bruits que seuls les morses en période de rut sont capables d'émettre.

« Mais pourquoi il est tout seul ? » hurlez-vous à votre téléviseur LG 4K qui, lui, s'en fout royalement. « Où est sa maman ? Est-ce qu'elle est en réunion Zoom ? Est-ce qu'elle est morte dans un accident de croquettes ? Pourquoi on l'abandonne avec du papier 100 % pure ouate de cellulose ? C'est trop cruel ! »

Analysons froidement la situation (ce que vous êtes incapable de faire, puisque vous êtes actuellement en train de chercher un mouchoir dans la boîte vide, ce qui vous provoque une deuxième crise de nerfs). Pourquoi pleurez-vous devant une réclame pour du PQ ? Est-ce parce que vous êtes une personne d'une sensibilité exquise, un poète égaré dans un monde de brutes ?

Absolument pas. C'est parce que vous êtes à bout.

Le chiot, c'est vous. Le papier toilette, c'est votre contrat de travail. Doux en apparence, mais conçu pour essuyer la merde des autres avant d'être jeté aux oubliettes de l'histoire. Ce petit chien qui court après un rouleau sans fin, c'est la métaphore parfaite de votre carrière : vous courez après un truc blanc et mou, et quand vous l'attrapez enfin, il ne vous reste plus rien entre les mains qu'un carton vide et la sensation d'avoir été floué par le destin.

Regardez-vous, public chéri. Nous en sommes là. Nous sommes une génération de cadres dynamiques, de free-lances survoltés et de précaires polyglottes, capables de

gérer trois crises diplomatiques par e-mail avant 10 heures du matin, mais qui s'effondrent parce qu'un Golden Retriever a l'air « un peu mélancolique » entre deux couches d'absorption.

C'est le Mardi Noir. L'instant où la soupape de sécurité de votre cynisme lâche.

D'habitude, vous êtes blindé. Vous avez vu des collègues se faire licencier avec la délicatesse d'un sac de gravats jeté d'un cinquième étage, et vous avez juste demandé si on pouvait récupérer leur chaise ergonomique. Vous avez rompu par SMS avec des gens qui vous aimaient en utilisant l'emoji « mains jointes » pour faire passer la pilule. Vous êtes un monstre d'efficacité. Mais le Mardi Noir ne connaît pas la pitié. Il attend que vous soyez vulnérable, entre votre première dose de caféine et votre dernière dose d'espoir, pour vous frapper là où ça fait mal : dans la zone du cerveau responsable de l'empathie pour les mammifères de moins de cinq kilos.

« Il est si seul... », répétez-vous en épongeant votre visage avec le revers de votre pyjama Pilou-Pilou.

Mais posez-vous la question : qui est vraiment seul ici ? Le chiot qui a été payé en caresses et en pâtée de luxe pour tourner cette séquence sous les projecteurs d'un studio chauffé à 24 degrés ? Ou vous, qui allez dans vingt minutes enfiler un costume trop étroit pour aller dire « Bonjour Jean-Michel, top la réu d'hier » à un type qui a l'intelligence émotionnelle d'une huître sous Lexomil ?

C'est le paradoxe du connard. Pour survivre huit heures par jour au milieu de gens qui considèrent le bien-être au travail comme un concept abstrait visant à réduire le coût de l'assurance maladie, vous devez vous transformer en bloc de granit. Vous devez devenir une machine à traiter des données, une interface de réponse automatique, un zombie de la productivité. Mais la nature humaine a horreur du vide. Toute cette tendresse que vous n'avez pas pu exprimer quand votre patron vous a crié dessus, toute cette compassion que vous avez refoulée quand vous avez vu cette vieille dame

galérer avec son déambulateur dans le métro (parce que merde, vous étiez en retard pour le point hebdomadaire sur les KPI), tout ça est stocké quelque part.

Et ça ressort sur le chiot.

Le chiot devient le réceptacle universel de votre misère. Il est l'agneau sacrificiel de la société de consommation. Il porte sur ses petites épaules poilues tout le poids de l'injustice mondiale. S'il est seul dans ce salon blanc, c'est à cause du capitalisme sauvage. S'il trébuche sur le tapis, c'est à cause de la fonte des glaces. S'il nous regarde avec ces yeux humides, c'est parce qu'il sait que votre compte d'épargne-temps est une arnaque monumentale.

À ce stade de la crise, vous commencez à envisager des solutions radicales. Vous voulez adopter sept chiens. Vous voulez démissionner pour ouvrir un refuge dans le Larzac. Vous voulez appeler la marque de papier toilette pour les insulter : « Comment osez-vous utiliser la détresse animale pour vendre de la fibre de bois ? Espèces de monstres ! Rendez-lui sa mère ! »

Puis, la publicité s'arrête.

Une réclame pour une assurance obsèques prend le relais, avec un ton beaucoup plus pragmatique sur le coût d'un cercueil en chêne massif. Le choc thermique est brutal. Votre cerveau, dans un dernier sursaut de survie, referme la faille spatio-temporelle de l'émotion pure. Vous reniflez une dernière fois. Vous essuyez une traînée de morve sur votre joue.

C'est fini. L'Apocalypse Émotionnelle vient de passer.

Vous vous levez, vous allez dans la salle de bain. Vous vous regardez dans le miroir. Vous avez les yeux plus rouges qu'une fin de soirée à Amsterdam et le teint d'un navet oublié dans une cave. C'est l'heure. Le col roulé vous attend. Le type au sourire

carnassier qui gère le département « Optimisation du Bonheur » (une contradiction dans les termes qui devrait suffire à déclencher une enquête de la CPI) va vous demander si vous avez passé un bon week-end. Et vous allez répondre « Super, merci, très reposant », en pensant très fort au petit chiot seul dans son salon blanc.

Parce que c'est ça, aimer des connards pendant huit heures. C'est garder ses larmes pour les produits ménagers et sa haine pour les machines à café. C'est savoir que votre dignité a sombré dans un rouleau de 32 mètres de papier toilette, et que le seul moyen de tenir jusqu'à demain, c'est d'accepter que, dans le grand inventaire de la vie, vous n'êtes ni le propriétaire du chien, ni le chien, mais très probablement le rouleau de PQ.

Allez, brossez-vous les dents. Le Mardi Noir ne fait que commencer, et il y a une promotion sur les croquettes au supermarché. Si vous voyez une photo de chaton au rayon frais, je ne donne pas cher de votre peau.

FIN

Merci d'avoir lu "Aimer des connards pendant huit heures"

Une œuvre écrite par Dr. Sarcasme

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)